

Colloque sur le tournant linguistique

Que signifie « se tourner vers le langage » en philosophie ?

organisé par Iris Brouillaud et Yiyang Bai, en visioconférence, le samedi 29 mai 2021

Le langage comme méthode en philosophie

Pierre Wagner

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques
(IHPST, UMR 8590, Paris 1 Panthéon-Sorbonne - CNRS)

Par « tournant linguistique », on entend généralement un changement de méthode par lequel l'attention portée au langage, et surtout à l'analyse du langage, devient la voie par laquelle certaines questions peuvent être résolues. À première vue, l'idée peut sembler étrange car il est douteux qu'il soit possible, par exemple, de résoudre des problèmes qui touchent à la vie en s'intéressant au mot « vie », et on ne peut certainement pas espérer progresser dans la connaissance de la vérité sur la base d'un simple examen du mot « vrai ». Ce n'est évidemment pas ce que prétendent les personnes qui défendent l'idée d'un tournant linguistique, mais cette idée soulève la question de savoir à quelles conditions, et dans quels cas, il pourrait être pertinent de se tourner vers le langage plutôt que vers la chose elle-même dans le cadre d'une quelconque recherche. En philosophie, la question qui est ainsi soulevée est de savoir en quoi consiste précisément le tournant linguistique, ce qui permet de le justifier, et ce que l'on peut en attendre.

Il n'y a vraisemblablement pas de réponse générale et univoque à cette question car l'expression « tournant linguistique » a en fait des applications multiples et variées. L'idée générale de tournant linguistique est à l'origine de plusieurs méthodes, développées au cours du xx^e siècle, qui ont souvent été opposées les uns aux autres, et de fait les historiens de la philosophie distinguent plusieurs tournants linguistiques. Ce qui m'intéresse ici n'est cependant pas tellement le moment historique auquel il a pu se produire, à supposer qu'il y en ait un, ni la question de savoir s'il y a eu un ou deux tournants linguistiques, ou davantage encore. Ce qui m'intéresse est plutôt la question de savoir ce que signifie, dans le cas de la philosophie, « se tourner vers le langage », expression qui a une multiplicité de sens, et ce que cela implique pour la philosophie.

Il est assez malaisé de se demander si le tournant linguistique est justifié ou opportun pour les problèmes philosophiques en général, tout simplement parce que nous n'avons pas d'idée suffisamment claire sur ce qu'est un problème philosophique en général. Il est certainement plus commode et plus intéressant d'inverser la question en commençant par s'interroger sur le tournant linguistique pour se demander ensuite, dans un second temps, ce qu'il faudrait que la philosophie soit pour qu'une méthode linguistique puisse lui être appliquée. Il est alors plus aisé d'argumenter

pour montrer que la philosophie est cela, ou au contraire, n'est justement pas cela, ou qu'elle ne se réduit en tout cas pas à cela. Comme souvent, le plus difficile n'est pas de trouver des réponses mais de poser de bonnes questions. En l'occurrence, demander s'il faut ou non prendre le tournant linguistique, et, en cas de réponse positive, savoir quel tournant linguistique il faut prendre, ne sont peut-être pas les questions les plus éclairantes. Ce que je suggère est plutôt de soulever des questions comme:

- ce que signifie se tourner vers le langage, en philosophie,
- à quelles méthodes (au pluriel) cela ouvre la voie,
- ce qu'on peut attendre de ces méthodes, en philosophie,
- à quelles questions ces méthodes sont applicables.

Dans cet exposé, les quelques éléments de réflexion que je pourrai apporter ne consiste pas en l'étude spécifique du tournant linguistique chez un auteur ni dans l'étude de l'émergence du ou des tournant linguistique dans l'histoire de la philosophie.

Pour commencer, je voudrais indiquer de manière un peu plus précise quelques-uns des problèmes qu'il me semble pertinent de soulever parmi ceux que j'aurais tendance pour ma part à qualifier de « philosophiques », au sujet de l'attitude qui consiste à se tourner vers le langage, avant d'en considérer un ou deux plus en détail.

- 1) Le premier problème est celui du sens du tournant linguistique, question qui tourne rapidement à la description d'une pluralité de méthodes et d'approches dans la mesure où il n'y a pas une mais plusieurs manières de se tourner vers le langage. Pour traiter du tournant linguistique, il me semble important de commencer par là et d'insister sur cette pluralité de sens, de dire quelle est cette pluralité, et cela sans chercher nécessairement à fixer des repères chronologique dans l'histoire de la philosophie.
- 2) Une deuxième question touche aux genres de questions qui sont susceptibles de recevoir un traitement « linguistique », c'est-à-dire aux genres de questions auxquelles il est possible d'apporter une réponse en se tournant, d'une manière ou d'une autre, vers le langage, questions que l'on pourra chercher à distinguer de celles qui, au contraire, ne peuvent en aucune manière tirer bénéfice d'un quelconque tournant linguistique. Ce second problème doit évidemment prendre en considération les réponses qu'on aura pu apporter à la première question, celle de la pluralité des sens du tournant linguistique.
- 3) Une troisième question qui se présente à l'esprit touche à l'idée même de langage. Se tourner vers le langage, est-ce que cela ne consiste pas toujours à se tourner vers une langue particulière ? Comment est-il possible en effet de se tourner vers le langage sans se tourner vers une langue, et cela pose évidemment problème car si l'on se tourne vers une langue, alors, ce n'est pas vers *le langage* que l'on se tourne, ce qui supposerait de pouvoir faire abstraction de tout ce qu'une langue a de singulier et d'idiosyncrasique. Il y a là quelque chose qui semble irréductiblement problématique dans l'idée même de se tourner vers le langage : vers quoi se tourne-t-on vraiment lorsque l'intention est de se tourner vers *le langage* ?
- 4) Une quatrième question, qui mériterait elle aussi une étude séparée, concerne ce que l'on atteint, exactement, de l'objet dont nous sommes en quête par le truchement du langage.

Est-ce que le langage dissimule la chose qu'il nomme ou qu'il décrit ou est-ce qu'il la révèle ? Et qu'est-ce que nous pouvons espérer saisir de ce dont nous sommes en quête si la méthode de recherche adoptée consiste à se tourner vers le langage ?

- 5) Une cinquième direction dans laquelle on peut interroger le tournant linguistique est le rapport entre ce qu'on pourrait appeler la dimension *conceptuelle* et la dimension *épistémique* d'une connaissance. On voit bien comment le langage est directement lié à la question d'un découpage conceptuel, ou de structures syntaxiques, et cela, indépendamment de la question précédemment soulevée du rapport entre langue et langage. On voit bien le rapport qu'il peut y avoir entre analyse linguistique et analyse conceptuelle, mais ce qui n'est pas du tout évident est de savoir s'il est possible de séparer aussi clairement qu'on pourrait le souhaiter l'analyse conceptuelle et le contenu proprement épistémique, qui n'est pas nécessairement un contenu purement empirique. Est-ce que se tourner vers le langage ce n'est pas vouloir considérer des questions d'un point de vue purement conceptuel en faisant abstraction de la connaissance en tant que telle ? Il n'est nullement évident que cela soit possible.
- 6) Cela pose enfin la question du tournant linguistique comme méthode en philosophie et de son rapport à d'autres approches des questions philosophiques, qui sont complémentaires ou concurrentes, ce qui vaut évidemment également pour les différents sens du tournant linguistique. Y a-t-il une manière *d'évaluer* ces méthodes ? Valent-elles chacune pour tout problème philosophique ? Sont-elles au contraire dépendantes des questions qui sont posées ?

Touchant l'idée de se tourner vers le langage, en philosophie, voilà quelques-unes des questions qui mériteraient à mon sens d'être examinées. Que l'on se rassure, ce qui vient d'être indiqué n'est pas le plan d'un exposé en six parties. Ce que je voudrais faire maintenant est considérer une ou deux des questions indiquées, à commencer par la première, qui concerne la variété des manières de se tourner vers le langage.

1) Variété des manières de se tourner vers le langage

Dans un ouvrage sur les origines de la philosophie analytique, Michael Dummett consacre le second chapitre au tournant linguistique en philosophie. Dans ce chapitre, Dummett cite le § 62 des *Fondements de l'arithmétique* de Frege, texte dans lequel Frege s'interroge sur la nature du nombre et sur notre accès possible au nombre et aux lois de l'arithmétique. Dummett cite ce passage comme un exemple paradigmatique d'un texte où l'on voit le tournant linguistique s'accomplir. Frege pose la question de notre accès aux nombres, la question de savoir comment les nombres nous sont donnés, après avoir longuement argumenté dans l'ouvrage pour montrer que les nombres ne nous sont donnés ni l'intuition ni dans la représentation (ou plutôt pour montrer que ce qui nous est donné dans l'intuition et dans la représentation, ce ne sont pas les nombres, parce que cela n'a pas les propriétés que nous attribuons à ce que nous nommons des « nombres ») : « Si nous n'avons aucune représentation ni intuition d'un nombre, comment [un nombre] peut-il jamais nous être donné ? » Voilà une question qui semble appeler typiquement des considérations épistémologiques et

ontologiques. Or la réponse de Frege, dans la phrase qui suit, est donnée en termes de mot, de signification et de proposition :

Les mots (*Wörter*) n'ont de signification qu'au sein d'une phrase (*Satz*) ; il s'agira donc de définir le sens d'une phrase (*Satz*) où figure un terme numérique (*Zahlwort*).

Dans ce passage, le tournant linguistique est, il faut le reconnaître, assez abrupt, sans justification immédiate et il est méthodologique : pour répondre à une question formulée en termes épistémologiques, Frege se tourne clairement vers le langage, sans donner davantage d'explication. Ce qu'on aperçoit ici, en outre, est la mise en œuvre du principe de contexte : pour comprendre comment les nombres nous sont donnés, il ne s'agit pas de se tourner vers le mot « nombre » mais vers les *phrases* dans lesquelles le mot « nombre » a une occurrence.

Savoir si Dummett a raison de placer le tournant linguistique aux origines de la philosophie analytique est une question qui ne nous arrêtera pas ici. Dummett ne prétend pas situer dans ce passage, ni même chez Frege en général, l'amorce du tournant linguistique en philosophie mais seulement en donner une illustration caractéristique. Son interprétation de ce passage est que Frege, en quête d'une pensée du nombre, se tourne vers les propositions dans lesquelles le mot « nombre » figure. Pour répondre à une question épistémologique, Frege en appelle à une recherche linguistique, et voilà une manière exemplaire de se tourner vers le langage pour une question d'épistémologie.

Dans le même chapitre, Dummett mentionne les positivistes logiques, Wittgenstein, la philosophie du langage ordinaire, Quine et d'autres philosophes comme autant d'exemples, différents de celui de Frege, de la réalisation du tournant linguistique. Au chapitre 13 du même ouvrage, intitulé « Pensée et langage », Dummett affirme que l'étape décisive du tournant linguistique a été en fait franchie dans le *Tractatus* de Wittgenstein. Dummett ne donne pas de justification de cette affirmation, mais on peut penser qu'il fait allusion aux paragraphes du *Tractatus* dans lesquels Wittgenstein écrit que « le langage déguise la pensée », que « toute philosophie est critique du langage », et que « la forme logique apparente de la proposition n'est pas nécessairement sa forme réelle ». À moins qu'il ne pense plutôt aux derniers paragraphes du *Tractatus* dans lesquels Wittgenstein décrit la seule méthode correcte en philosophie, qui consiste à ne rien dire de proprement philosophique et de montrer à qui voudrait dire quelque chose de métaphysique, que certains signes ou certains mots de son discours n'ont pas de sens.

Ce que l'on voit déjà assez clairement dans le livre de Dummett est que le tournant linguistique se décline en de multiples méthodes. L'idée n'est pas vraiment qu'il y aurait eu plusieurs tournants linguistiques mais plutôt que le tournant linguistique ne détermine pas en tant que tel une méthode philosophique unique. Ce qui le montre, c'est cette double référence aux *Fondements de l'arithmétique* et au *Tractatus* et la mention d'autres philosophes qui relèvent tous du tournant linguistique.

Plus généralement, et sans s'en tenir à ce que Dummett écrit à ce sujet, si par « tournant linguistique » on entend le changement de méthode qu'on a dit, il peut être pris en des sens bien différents, et je me propose d'indiquer maintenant brièvement trois exemples d'applications possibles du principe, c'est-à-dire en fait les exemples de trois sens du tournant linguistique.

1) en un premier sens, lorsqu'un problème philosophique est posé, et donc formulé dans un certain langage, en attente de réponse sous la forme d'un discours argumenté, il est possible qu'une analyse

de la question, ou du texte dans lequel est mise en évidence une aporie, révèle que ce qui apparaissait à première vue comme un problème n'en soit plus un et que la solution du problème se remarque à la disparition du problème, selon une célèbre expression de Wittgenstein. On pense ici à une méthode qu'on peut nommer éliminativiste, thérapeutique ou déflationniste, méthode par laquelle l'analyse du langage conduit à montrer que le problème initialement posé est un problème apparent, qu'il peut être simplement éliminé, ce qui est une manière d'en guérir non pas en le vidant de sa substance mais en montrant que le contenu de cette substance prétendue est apparent et que le problème que l'on pensait apercevoir n'en est pas véritablement un.

2) En un second sens, il peut arriver que la solution d'un problème philosophique requière qu'un terme soit défini de manière plus précise, ou différente, et que surmonter la difficulté, ou lui apporter une réponse éclairante et satisfaisante, demande que le concept soit précisé, redéfini, affiné. Une méthode envisageable, dans ce cas, consiste à introduire soit un nouveau mot, soit un nouveau sens du mot, par décision, ou stipulation. C'est ce qui se passe chaque fois qu'un concept est introduit ou lorsqu'un ou une philosophe déclare que « par tel ou tel concept (démocratie, inconscient, ou autre) j'entendrai ceci ou cela » et qu'en disant cela, elle produise une définition de nom. L'introduction d'une définition nominale n'est certainement pas le signe suffisant d'une méthode par laquelle un philosophe se tourne vers le langage, mais une telle définition peut éventuellement demander l'élaboration d'un discours long, ou de distinctions subtiles, et finalement de toute une théorie qui requière la création ou la construction d'une langue, ou d'un système linguistique. On pense donc ici à une méthode qu'on peut nommer constructiviste, créative, idéal-linguistique ou modélisante, par laquelle pour répondre à une question philosophique, on doit préciser ou créer de nouveaux concepts qui requièrent eux-mêmes la construction de tout un système logico-linguistique. C'est une méthode qui a été abondamment utilisée par Carnap, dans nombre de ses ouvrages. Par exemple dans *Testabilité et signification* où il pose la question de la nature de l'empirisme : qu'est-ce qu'une philosophie empiriste ? et où pour toute réponse, il discute longuement de la construction d'un langage – disons plutôt une langue – et en réalité de plusieurs langues (quel vocabulaire, quels définitions, quelles règles de grammaire, etc.) et où il soutient en substance qu'est empiriste celui ou celle qui choisit de s'exprimer dans un langage tel que celui-ci. Bien évidemment, les motivations sont également examinées et discutées, du choix de tel ou tel langage.

3) Une troisième voie, qui définit un troisième sens de la méthode par laquelle on se tourne vers le langage, consiste à faire preuve, non pas de créativité dans l'invention de nouveaux termes, ou de nouveaux systèmes de signes qui requièrent la construction de nouveaux systèmes linguistiques, mais dans l'examen plus précis, plus fin et plus attentif des usages dans leurs multiples différences. Le langage dont il s'agit, dans cette troisième perspective, n'est pas un langage construit mais un langage donné, et souvent un langage ordinaire. On pense ici à une méthode d'observation fine des usages, des nuances et des contextes, capables de faire surgir de l'ordinaire des finesses et des subtilités éclairantes souvent inaperçues.

Voilà donc l'indication rapide de trois sens possibles du tournant linguistique, qui sont en réalité des familles de sens, ou des directions, car chacune peut être déclinées en orientations et en usages multiples. Chacun de ces sens définit une méthode philosophique distincte, ou une famille de

méthodes, sans que cela exclue en aucune manière d'autres sens possibles, d'autres manières de se tourner vers le langage pour en faire usage dans l'examen de questions philosophiques.

Il est cependant peu vraisemblable, et il n'y a à vrai dire aucune raison de penser, que tous les problèmes communément reconnus comme des problèmes philosophiques soient susceptibles d'être traités par une seule de ces trois méthodes, ni même par l'une quelconque des trois, en sorte qu'aucune d'elles ne saurait définir à elle seule le tournant linguistique. Il est bien plus vraisemblable que plusieurs méthodes philosophiques, linguistiques ou autres, offrent des éclairages ou des éclaircissements différents sur la question examinée.

Considérons, à titre d'illustration, un problème philosophique particulier comme la fameuse et auguste question de la nature de la vérité : qu'est-ce que la vérité ? Ce dont il s'agit ici n'est pas la question d'une méthode pour atteindre la vérité, ni même celle d'un critère de la vérité, mais bien la question de la *nature* de la vérité. Il y a évidemment un grand nombre de réponses qui ont été données, et parmi elles une tradition philosophique bien établie selon laquelle la vérité peut être comprise en termes d'adéquation de l'intellect à la chose, ou de correspondance de la pensée à la réalité. Il ne s'agit pas d'une définition nominale, mais bien de ce qu'on nomme une définition réelle, qui ne prétend pas décréter le sens d'un nom mais décrire ou caractériser une chose, ou une relation. Face à une telle question, qu'est-ce que signifierait « se tourner vers le langage » ? Se tourner vers le langage pourrait alors consister à se détourner de toute théorie de la vérité comme chose, ou comme relation, pour interroger le substantif « vérité » ou l'adjectif « vrai » et à poser la question de leur sens, de leur définition et de leurs usages. Si l'on reprend maintenant les trois exemples d'interprétation du tournant linguistique précédemment indiqués, est-il possible, dans chaque cas, de dire ce que signifie « se tourner vers le langage » pour répondre à la question de la nature de la vérité ?

- 1) Une réponse possible qui correspondrait à une stratégie éliminativiste ou déflationniste, consisterait non seulement à se détourner de toute théorie de la vérité comme chose ou comme relation mais à tenter d'aller jusqu'à se défaire de l'usage des mots « vrai » et « vérité ». Pour reprendre et transposer l'image de Wittgenstein : ne rien dire qui contienne le mot « vrai » ou « vérité », et si quelqu'un utilise l'un de ces mots, lui montrer qu'il peut en fait s'en passer, ou qu'il n'a rien dit de clair, ou qu'il se contredit, ou que l'explication qu'il a donnée en termes de vérité ne requiert en réalité pas d'avoir recours au mot « vrai ». Sous l'appellation de « déflationnisme aléthique », on regroupe une famille de philosophies qui adoptent à l'égard de la vérité une position selon laquelle le mot « vrai » n'a pas de réelle fonction explicative. Dans les discussions relatives à cette question, on distingue généralement ce que le mot permet *d'exprimer* et ce que le mot permet *d'expliquer*. Selon une version commune du déflationnisme aléthique, le mot peut être simplement éliminé d'un grand nombre d'usages (« 2+2=4 est vrai » remplacé par « 2+2=4 ») mais non de tous, car il peut être requis pour sa fonction d'expression, alors même qu'il peut être éliminé de toute explication. Une variété d'éliminativisme aléthique soutient que le mot n'a pas de fonction explicative bien qu'il puisse avoir une fonction expressive. Il n'y a cependant pas une seule stratégie déflationniste ou éliminativiste mais plusieurs, qu'il n'est pas question de distinguer ici (il existe sur ce point toute une littérature dans la philosophie contemporaine), mais qui expliquent que l'on parle plutôt d'une *famille* de méthodes déflationnistes ou éliminativistes.

- 2) La stratégie que nous avons nommée « constructive » n'insiste pas tant sur la possibilité d'une élimination du prédicat de vérité dans de nombreux discours que sur son intégration rationnelle. Elle consiste à montrer comment il est possible de reconstruire rationnellement les discours qui font usage d'un prédicat de vérité en montrant comment définir ce prédicat pour un certain langage *L*. Non pas dans n'importe quel langage mais dans un langage dont la terminologie et la grammaire sont strictement définies par des règles. Ou plutôt, elle consiste à montrer comment élaborer une méthode de définition pour une classe importante de langages. On observe ce type de construction dans le travail de Tarski, où le prédicat de vérité reçoit une définition subtile et complexe et l'une des questions qui se posent alors est de savoir comment la définition qui est ainsi construite se rapporte au sens intuitif ou aux usages du prédicat de vérité. Ici encore, il n'y a pas une seule manière de procéder, mais de multiples constructions possibles d'un langage qui intègre le mot « vrai ». Une des exigences de cette méthode est de montrer comment le langage qui est construit se rapporte au langage plus communément utilisé car il faut évidemment pouvoir expliquer le rapport de cette définition et les usages du mot « vrai ».
- 3) La troisième stratégie précédemment indiquée consiste en un examen fin des usages du mot vrai. Un bon exemple est donné dans le texte de Strawson sur la vérité, paru dans *Analysis* en 1949. Strawson critique le travail de Tarski sur la vérité en expliquant que la « théorie » sémantique de la vérité est en fait seulement une contribution à la construction de langues artificielles et qu'elle ne prétend nullement être pertinente pour les usages effectifs du mot « vrai ». Strawson écrit :

Je pense que certains ont prétendu, et beaucoup l'ont effectivement pensé, que cette théorie éclaire l'usage effectif du mot « vrai » ; ou (ce qui pour moi revient au même), le problème philosophique de la vérité.

On voit que pour Strawson, le problème philosophique de la vérité n'est rien d'autre qu'un éclaircissement des usages du mot « vrai », et que l'on se trompe en pensant que c'est ce que peut faire la théorie tarskienne de la vérité (bien que cette théorie puisse certainement éclairer certains usages du mot « vrai »).

La considération de cet exemple d'un problème philosophique particulier, celui d'une définition de la vérité, est instructif à plusieurs égards sur la question du langage comme méthode en philosophie. Il montre assez clairement 1) que les trois sens du tournant linguistique qui ont été précédemment distingués sont en fait des familles de méthodes et que chacune se décline en des sens divers ; 2) que les rapports entre ces stratégies ou ces familles de stratégies du tournant linguistique peuvent être complexes et subtiles. La définition de la vérité est requise aussi par 1) mais les conclusions auxquelles on parvient sont en général différentes et divergentes.

L'exemple de la question « qu'est-ce que la vérité ? » est cependant aussi trompeur à certains égards, car il serait illusoire de vouloir généraliser à partir de ce cas particulier. Toutes les questions philosophiques n'ont pas la forme « qu'est-ce que... ? » et il n'y a aucune raison de penser que toutes les questions habituellement considérées comme philosophiques devraient pouvoir bénéficier d'une approche linguistique. Considérons à titre d'exemple le cas de la philosophie des

mathématiques et de la question de savoir ce qu'est une démonstration mathématique. Un aspect important de cette question est de savoir si une démonstration est

- un acte de l'esprit,
- un discours respectant certaines conditions dans la langue ordinaire des mathématiciens, ou
- si la question ne peut se résoudre que par la formalisation d'un tel discours dans un langage formalisé.

On peut certes tenter de progresser dans l'examen de cette question en examinant les phrases dans lesquelles figure le mot « démonstration » pris au sens d'une démonstration mathématique, mais il est douteux qu'on puisse se satisfaire entièrement d'une telle méthode pour ce genre de question. Si les logiciens ont, pendant longtemps, pensé que la compréhension de ce qu'est une démonstration supposait que l'on procède à une transposition des démonstrations mathématiques dans une langue formelle adéquate, du genre de l'écriture conceptuelle telle que Frege la concevait, la philosophie contemporaine des mathématiques remet en question une telle approche et s'intéresse beaucoup plus à la pratique démonstrative des mathématiciens, dans ce qu'on appelle la philosophie de la pratique mathématique. Il ne s'agit pas, dans cette approche des mathématiques, d'ignorer ce que l'on peut apprendre de la démonstration en se tournant vers le langage mais de refuser de s'en tenir à une telle méthode. La philosophie contemporaine des mathématiques montre tout l'intérêt d'une telle approche.

Pourquoi, donc, se tourner vers le langage en philosophie ? L'idée d'aborder les problèmes philosophiques par le truchement d'une analyse du langage a été largement explorée pendant une longue période du xx^e siècle et cette méthode s'est révélée extrêmement fructueuse, dans les différentes interprétations qu'elle a reçues. Faut-il en conclure que l'analyse du langage est la seule ou même la plus importante des méthodes philosophiques ? Rien ne permet d'affirmer que tel serait le cas.

On entend souvent par « tournant linguistique » l'idée que la meilleure méthode en philosophie consiste à procéder à une analyse linguistique, et on distingue plusieurs tournants linguistiques en fonction des méthodes d'analyse du langage qui sont appliquées ou des résultats escomptés. On peut se demander s'il ne serait pas beaucoup plus opportun aujourd'hui de nommer « tournant linguistique » l'idée même d'une évaluation systématique de la dépendance d'une question philosophique à l'égard du langage, ce qui n'exclut pas que d'autres méthodes soient également appliquées.

Evidemment, cette préconisation peut sembler tout à fait naïve dans la mesure où le fait de se tourner ou non vers le langage en philosophie, et le fait d'adopter telle ou telle approche linguistique plutôt qu'une autre, ne sont certainement pas des décisions neutres qui seraient elles-mêmes indépendantes de tout engagement philosophique. Il serait donc naïf de penser que l'on puisse arriver à quelque chose comme une évaluation objective, et cela d'autant plus que ce qui relève d'une décision n'est pas seulement la méthode que l'on applique à une interrogation philosophique mais également parfois le sens même que l'on donne à cette interrogation.

Pour illustrer ce point, considérons le bel exemple de tournant linguistique que constitue le principe de tolérance adopté par Rudolf Carnap au début des années 1930 : à l'époque où une controverse parfois violente opposait plusieurs écoles de philosophie sur la question de savoir quelles sont les vrais principes de la logique et des mathématiques, Carnap, ne trouvant pas dans les arguments philosophiques invoqués par ces différentes écoles de raison décisive de suivre l'une plutôt que l'autre, prend la décision, sur cette question, de ne plus considérer les différences qui opposent les formalistes, les intuitionnistes et les logiciens que comme une décision de choix d'un

certain langage. Être formaliste, c'est choisir un langage de formaliste ; être intuitionniste, c'est parler comme un intuitionniste (utiliser le vocabulaire et les règles de l'intuitionniste). Il remplace par exemple la question de savoir si le tiers exclu est ou non un principe logique universel par une question de choix dans l'adoption d'un certain langage, et décide de ne plus considérer la validité universelle des principes de la logique et des mathématiques comme une question douée de sens. Nous sommes ici en présence d'une forme de déflationnisme qui vide de son sens une question préalablement considérée comme un problème philosophique disputé. Plus tard, dans les années cinquante, dans son article « Empirisme, sémantique et ontologie », il interprète les questions d'ontologie comme des questions linguistiques, qu'il serait possible de ramener à celle du choix d'un certain cadre linguistique.

Voilà une manière de se tourner vers le langage en philosophie qui se distingue de celles qui ont été précédemment considérées. Est-ce qu'il y aurait un sens, ici, à vouloir parler d'évaluation objective du rapport d'une question philosophique à l'égard du langage ? Tel n'est vraisemblablement pas le cas, car le tournant linguistique ne touche pas ici à la méthode mais à la signification même d'une question philosophique : ce qui est en jeu, ce n'est pas la méthode, linguistique ou non, qui pourrait être appliquée à une question ontologique acceptée comme telle, mais la question de savoir si les questions d'ontologie ne seraient pas, fondamentalement, des questions de langage. Or même cette manière de décrire la situation n'est pas encore satisfaisante, car dans le cas présent, il ne s'agit pas de savoir si les questions d'ontologie sont ou non, fondamentalement, des questions de langage. Même cette question-là est écartée car elle est considérée comme relevant d'une décision : la décision de ne plus s'engager dans des disputes ontologiques qui ne seraient pas considérées comme des questions de langage, ou plus exactement comme des questions de choix de langage. Le tournant linguistique, dans le cas, présent, consiste à réinterpréter certaines questions traditionnelles de la philosophie comme des questions qui relèvent d'une décision relative au langage. Cet exemple permet de comprendre pourquoi on ne peut certainement considérer le tournant linguistique simplement comme une maxime méthodologique, qui serait celle d'une évaluation de la dépendance des questions philosophiques à l'égard du langage. Le problème, nous venons de le voir, est plus difficile, ce qui n'exclut pas qu'une telle évaluation, ou tentative d'évaluation puisse, dans certaines situations, se révéler éclairante.

Abordons maintenant, dans le temps qui nous reste, une seconde question parmi celles qui ont été présentées au début de cet exposé.

II) Comment se tourner vers le langage sans se tourner vers une langue ?

Selon Dummett, si Frege se tourne vers le langage, c'est parce que le langage est le moyen d'accès à la pensée. La pensée (*Gedanke*) est ici à comprendre au sens d'un contenu de signification, du sens d'une expression linguistique et non pas au sens psychologique d'une représentation mentale. Ce qui intéresse Frege est de savoir ce que signifie pour une pensée d'être vraie. Mais comment une pensée nous est-elle donnée, si ce n'est par le langage ? Dans une lettre de Frege à Russell citée par Dummett, Frege écrit que la décomposition de la phrase correspond la décomposition de la pensée. La difficulté est de comprendre comment se saisir d'une pensée, selon Frege, et il n'indique aucune autre manière si ce n'est en considérant la pensée comme le sens d'une phrase. D'où la nécessité, pour comprendre ce qu'est une pensée, de se tourner vers le langage.

La difficulté, avec cette version du tournant linguistique, est qu'en voulant se tourner vers le langage, on risque de ne se tourner en réalité que vers une langue particulière, avec tout ce qu'elle recèle de singulier et d'idiomatique. Dans l'exemple de Frege, celui de la nature du nombre, il s'agit de considérer des propositions dans lesquelles figurent un nom de nombre. Ce que comprend Frege, dans sa remarque, est qu'il serait vain de vouloir considérer le mot « nombre » indépendamment du contexte phrastique dans lequel il a une occurrence. Il recommande donc de considérer les phrases dans lesquelles le mot « nombre » a une occurrence. Se présente alors une double difficulté.

- D'un côté, pourquoi s'arrêter au contexte phrastique, et pourquoi ne pas considérer des fragments plus longs du discours et, à la limite, le langage tout entier ? Et pourquoi ne pas aller plus loin encore en considérant les conditions sociales du langage.

- D'un autre côté, une autre difficulté qui se présente est celle de savoir ce qu'il faut entendre par « le langage », comme si ce langage était plus accessible et moins abstrait que la pensée. La question se pose de savoir comment il est possible de se tourner vers le langage sans se tourner, en réalité, vers une langue particulière, avec toutes ses singularités grammaticales et terminologiques.

Frege est parfaitement conscient de cette difficulté et il soutient dès la publication de *l'Idéographie* en 1879 qu'une tâche de la philosophie consiste à se défaire des illusions de la langue. Dans les *Ecrits posthumes*, il reconnaît également qu'une grande part du travail du philosophe consiste en une lutte avec le langage.

Telle est précisément la raison pour laquelle Frege estime qu'il ne peut pas s'en tenir à la langue usuelle, qui dissimule la pensée plus qu'elle ne la révèle et qu'il doit adopter une langue construite, qui ne retient de la pensée que ce qu'il y a de proprement conceptuel dans le discours. Il s'agit selon Frege d'une langue de la pensée pure. L'analyse du langage consiste d'un côté en un examen critique des structures linguistiques du langage usuel, qu'il soit ordinaire, scientifique ou spécialisé, et, d'un autre côté, en la création d'une langue dont la structure grammaticale est censée dépasser les idiosyncrasies terminologiques ou grammaticales pour atteindre une structure qualifiée de logique. L'analyse du langage est analyse *logique* du langage.

De fait, l'écriture conceptuelle apporte un ensemble d'innovations qui seront retenues par la logique moderne : les quantificateurs, les connecteurs propositionnels, l'analyse des concepts comme des fonctions, etc. Toutes ces innovations sont justifiées, et elles sont tenues pour correctes.

Dans son autobiographie intellectuelle, Carnap, qui a suivi plusieurs cours de Frege à Léna entre 1910 et 1914, note que Frege n'expliquait pas les raisons de ses choix notationnels. Voici ce qu'il écrit :

Frege montrait simplement le genre de notation qui était la sienne et la structure de son langage, il démontrait des théorèmes et montrait des applications mais il parlait très peu des motivations qui étaient les siennes pour le choix de cette forme particulière de langage. Ce n'est que plus tard, lorsque je me familiarisai avec les formes de langage tout à fait différentes des *Principia Mathematica*, la logique modale de C. I. Lewis, la logique intuitionniste de Brouwer et Heyting et les systèmes non typés de Quine et d'autres, que je reconnus la variété infinie des formes de langage possibles. (p. 68).

Lorsqu'il reconnut que d'autres formes de langage étaient possibles, Carnap adopta le point de vue selon lequel il n'y a pas une langue correcte mais une multiplicité de langues différentes, qui correspondent à des analyses logiques différentes, dont les avantages respectifs peuvent être considérés comme relatifs aux buts que l'on se fixe.

Ce qui est en jeu, ici, est le sens même du tournant linguistique et du mouvement par lequel le philosophe peut se tourner vers le langage. D'un côté, on voit mal comment se tourner vers le langage sans se tourner vers une langue particulière. De l'autre, il semble que ce soit bien vers le langage que l'on veut se tourner, et non vers les idiosyncrasie d'une langue particulière. La difficulté est de comprendre comment se tourner vers le langage sans se tourner vers une langue. L'idée de substituer une langue construite qui serait langue de la pensée pure à la multiplicité des langues singulières et l'analyse logique à l'analyse grammaticale se heurte à l'absence d'univocité de l'analyse logique et des langues logiques construites. Il ne suffit pas de dire avec Carnap que « l'analyse du langage, est, à mon avis, l'outil le plus important de la philosophie » ; encore faut-il donner une réponse claire à la question de savoir ce que signifie, alors, se tourner vers le langage.

Dans sa contribution au volume Schilpp sur la philosophie de Rudolf Carnap, Strawson distingue deux méthodes concurrentes pour le travail de clarification philosophique par analyse du langage. Ces deux méthodes peuvent être considérées comme deux réponses possibles à la difficulté qui vient d'être soulevée. Dans l'une et l'autre de ces deux méthodes, on accepte très clairement qu'il n'est pas possible de se tourner vers le langage sans se tourner vers une langue particulière, mais les conséquences qui en sont tirées dans l'un et l'autre cas sont très différentes. Strawson distingue

- d'une part, la méthode de la reconstruction rationnelle dans un système linguistique formel spécialement constitué et doté de règles exactes et,
- d'autre part, la méthode de description et d'analyse de l'usage effectif des mots dans le langage ordinaire, et donc dans une langue particulière ordinairement en usage.

Strawson prend clairement partie pour la seconde méthode. Il considère en effet que lorsqu'on est en quête d'éclaircissements philosophiques pour des concepts essentiels du discours non scientifiques, il est tout à fait inapproprié de vouloir donner des explications formelles de concepts scientifiques. Dans sa réponse à Strawson, Carnap, quant à lui, estime que l'écart entre langage ordinaire et langage scientifique est beaucoup moins tranché que Strawson semble le penser et qu'il existe en fait un continuum plutôt qu'une opposition entre des langues construites et des langues ordinairement en usage. La méthode qu'il a constamment pratiqué consiste effectivement à reconstruire rationnellement un concept dans un cadre plus précisément et explicitement défini que celui de la langue ordinaire, voire dans un cadre formel, avec l'idée que certains concepts de la langue ordinaire demandent à être précisés en un sens qui n'est pas nécessairement présent dans l'usage. Carnap a donc pratiqué la stratégie constructive dans la plupart de ses textes. La méthode de reconstruction rationnelle est une méthode d'explication conceptuelle qui est tout à fait appropriée lorsqu'un concept de la langue ordinaire mérite d'être précisé et que cette précision requiert une élaboration linguistique qui ne se réduit pas à la formulation d'une définition nominale. On peut ici penser au premier paragraphe de l'article de Tarski sur le concept de conséquence logique. Tarski cherche à préciser le concept de conséquence logique, et commence par remarquer que dans le langage ordinaire, le sens de « conséquence logique » est fluctuant, vague et mal assuré. Il donne une définition précise, qui fait appel à un outillage technique élaboré et qui est précis. La question que soulève Strawson est de savoir si faire appel à un outillage technique est susceptible d'aider à clarifier l'idée de conséquence logique, ce dont il doute à l'évidence.

Les solutions de Carnap et de Strawson sont à l'évidence divergentes, mais elles donnent l'une et l'autre une réponse à la question de savoir comment il est possible de se tourner vers le langage sans se tourner vers une langue. Ce qu'ont en commun les deux philosophes est de proposer

une interprétation du tournant linguistique dans laquelle le fait de se tourner vers un langage particulier au moment où on annonce vouloir se tourner vers le langage n'est pas conçu comme étant problématique. Toute la question est alors de savoir ce à quoi on peut espérer accéder par de telles conceptions de l'analyse du langage. Cela soulève une nouvelle question qui est de savoir si l'analyse du langage comme méthode philosophique a pour vocation d'atteindre un au-delà du langage et en quel sens, question qui dépasse cependant le cadre du présent exposé.
